

# Jean-Paul Sartre et ses écrivains psychopompes

Robert Redeker a une place privilégiée pour repérer la cause de Sartre et ses entreprises fertiles, son sens et sa "représentation" : il siège au Comité de rédaction de la revue que Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir fondèrent il y a 55 ans. Les Temps Modernes. Trois auteurs à lire, donc, B.-H. Lévy, Ph. Petit et O. Wickers, de ces écrivains psychopompes qui reconduisent Sartre dans la chaîne d'union des vivants. Avec Robert Redeker...

Écrire est un travail de psychopompe : conduire les morts - dont les âmes sont leurs livres - de la disparition, que semble signifier le trépas, à la représentation, à une nouvelle et autre présence (plus longue que l'existence cheminée) parmi les vivants.

Ce printemps dernier, le vingtième anniversaire de la mort de Sartre a été marqué dans les librairies par une abondante production éditoriale. La pile de livres nous invite à choisir une ou plusieurs lectures parmi les ouvrages suivants : *Le siècle de Sartre* par Bernard-Henri Lévy, *La Cause de Sartre* par Philippe Petit, *Trois aventures extraordinaires de Jean-Paul*

par  
Robert Redeker

*Sartre* par Olivier Wickers, *Littérature et engagement* par Benoît Denis, *L'adieu à Sartre* par Michel-Antoine Burnier. Tous ces écrivains conduisent, chacun avec sa gestuelle unique, comme toujours font les biographes, une barque des morts - mais ils le font pour un voyage à contre-mort, pour autre chose que l'ordinaire excursion dans l'au-delà, ils le font pour un voyage de retour, un voyage qui ramène du monde des morts vers celui des vivants les auteurs objets de leur dévouement.

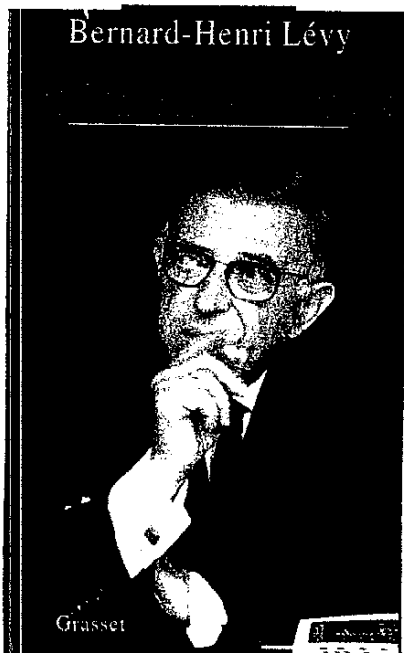
## Le siècle de Sartre

C'était plus qu'un homme, c'était plus qu'une œuvre, c'était une époque, c'était le temps d'espérer que l'on entrera en foule innombrable, ce sale jour d'avril 1980, au cimetière Montparnasse. Drapeau rouge en bannière dans l'âme et biceps noir barrant le cœur, tout un peuple accompagna jusqu'au seuil de la tombe l'homme-Siècle, l'homme Époque, l'homme dont l'existence même attestait qu'il était possible de changer la condition politique des hommes. Après la mort de Sartre, la haine tenace et l'indifférence ignorante recouvrirent de leurs cendres mêlées, les uns brûlantes les autres glacées, sa mémoire. Par-delà la trépas la haine qu'attira son courage, le génie des ses œuvres et la décision de ses choix politiques, ne s'éteignit pas : aujourd'hui encore on continue de cracher sur son nom. La lecture en l'année 2000, de la presse roumaine, fournit à qui s'y intéresse des anguillonnements bleus de haine antisartreienne. Ceux qui comprennent que la haine entretenait le risque d'un retour du fantôme de Sartre, dangereux revenant dont il fallait conjurer la hantise, mirent en place la stratégie de l'oubli - ainsi toute une génération intellectuelle fut élevée dans l'ignorance de l'homme que fut Sartre, de l'œuvre qui fut sienne. Le livre d'Alain Renaut participe de cette occultation : reconnaître la grandeur de Sartre, en l'affublant - lui qui avait

refusé le Prix Nobel lui qui avait snobé la Légion d'honneur ! - de titre pompeux de "dernier philosophe" afin de pouvoir le ranger, cet insupportable Sartre, au grenier poussiéreux des grandes figures trépassées de l'histoire de la philosophie. Le livre d'Alain Renaut est un livre de croquis-mort ; un livre en fait, d'employé de pompes funèbres. Les uns avaient voulu Sartre à l'enfer, les autres à l'oubli des limbes. Ceux qui voulaient continuer à faire vivre sa pensée, regroupés au sein de la revue *Les Temps Modernes* autour de Claude Lantmann, tentaient de maintenir, selon le mot de ce dernier "le cap de non-rédémption".

Loué par Bernard-Henri Lévy pour avoir écrit *Le Siècle de Sartre* ! Le philosophe, à tort ou à raison, le plus en vue de la scène intellectuelle française contemporaine a pris tous les risques en se lançant dans la gageure d'écrire un livre monumental sur Sartre. Risque de ne pas parvenir à la hauteur de Sartre, risque de déplaire aux sartrologues, aux fidèles et aux non-fidèles de Sartre, risque d'encourir pour son propre compte la haine qui s'attache au nom de Sartre. Risque de dégrader une partie de son propre lectorat : l'homme qui a écrit *La Bêtise* et *Le sage humain*, le "nouveau philosophe" qui s'est posé naguère en figure de proue du mouvement antitotalitaire, qui semblait par là même se situer aux antipodes de l'auteur de *L'Être et le Néant*, a pris la peau de celui qui a choisi de replacer la figure de Sartre au centre de la vie intellectuelle. Que le même autour ait été capable de conduire le mouvement de "la nouvelle philosophie" et d'écrire *Le siècle de Sartre* surprend agréablement : RHL a eu le réflexe de son cliché. Bernard-Henri Lévy, contrairement aux accusateurs qui le stigmatisent, n'est pas, quoique populaire, bien qu'abonné aux best-sellers, un auteur consensuel - ce trait distingue son œuvre des inepties d'une autre gloire des librairies, André Cornille-Sponville, industriel de la sagesse à l'eau de rose, en traités de morale (de "moraline" comme eût dit Nietzsche) pour Roluis II.

Il n'est pas possible de faire le résumé d'un livre aussi fondonnant, tantôt enthousiasmant tantôt irritant, de plus de 600 pages - un livre-fléuve, à la Mischelot, pour un homme-Siècle. Limiton : nous à en faire res-



Le siècle de Sartre, Bernard-Henri Lévy.  
Editions Grasset, 2000



SARTRE © Photo Jacques Robert - Éditions Gallimard

sortir quelques traits particulièrement saillants. La formation intellectuelle de Bernard-Henri Lévy s'est déroulée dans une génération - sous le coup de ce climat nommé par Claude Lanzmann "le maléfice althusserien" - ignorante de Sartre : les Maîtres de cette jeunesse, outre Althusser, s'appelaient Lévi-Strauss, Barthes, Foucault, tous armés, nous dit BHL, par "une rage anti-sartrienne" et Deleuze (le plus grand d'entre eux, qui, pour sa part, à la différence des autres, n'a jamais cessé de reconnaître sa dette envers Sartre).

Aux yeux de Bernard-Henri Lévy il pourrait être distingué deux, et même trois Sartre, qui périodisent son œuvre et son action mais qui en même temps se chevauchent, se mêlent. Dans le premier Sartre se leve en germe le second Sartre, celui que BHL aime moins parce qu'il le comprend moins ; Inversement dans ce second Sartre fulgurent les restes du premier Sartre. Ainsi avons-nous d'abord Sartre comme théoricien de l'individualisme, auteur de *La Nausée*, de *L'Être et le Néant*, puis nous avons Sartre comme intellectuel engagé, auteur de *Qu'est-ce*

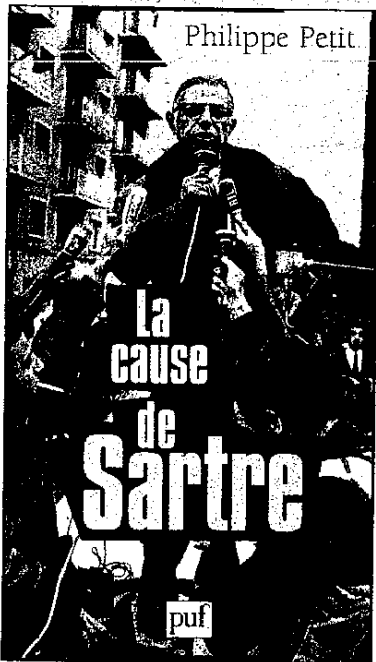
*que la littérature ?* et d'un grand nombre de textes regroupés dans *Situations* ; on peut y ajouter le dernier Sartre, celui qui découvre le judaïsme. Cependant, nonobstant sa juste appréciation selon laquelle *Qu'est-ce que la littérature ?* est un texte beaucoup plus profond et beaucoup plus compliqué que le texte de soumission à la politique auquel l'habituelle lecture diffamante le réduit, Bernard-Henri Lévy, dans son besoin de découper Sartre, laisse de côté l'unité fondamentale de cette œuvre (cui est en même temps un homme et une action : Sartre figure en effet le seul écrivain chez qui l'œuvre, l'homme et l'action sont aussi fortement solidaire, ce qui rend contestables les déceptions auquel se livre BHL).

### La Cause de Sartre

Journaliste et philosophe, Philippe Petit est l'auteur d'un essai irréprochable de solidité, *La Cause de Sartre*. Cette cause mérite d'être plaidée - la plaidoirie recueillera (réussissant "la victoire du cliché sur la vérité qui a enterré Sartre") l'opinion que notre temps laisse courir sur Sartre, réalisant ainsi les conditions permettant la redécouverte de l'œuvre.

Toute la philosophie française de l'après-guerre est issue qu'elle le veuille ou non de Sartre : Lévi-Strauss, Foucault, Althusser, Lacan sont des bifurcations à partir de Sartre. Gilles Deleuze exprime ainsi la situation philosophique des nouvelles générations : "Sartre n'a jamais cessé d'être notre dehors, non un exemple mais un courant d'air". La tentative de Philippe Petit se constitue par un double retour : d'une part, un retour à Sartre pour comprendre notre époque et sa philosophie, et d'autre part un retour à la philosophie de Sartre, au noyau de sa pensée, pour comprendre son engagement et sa politique. Philippe Petit pense trouver ce noyau

**Loué soit Bernard-Henri Lévy  
pour avoir écrit  
Le siècle de Sartre !**



La cause de Sartre, Philippe Petit.  
Editions PUF, 2000

dans un ouvrage datant de 1934, coup d'envoi, coup de force et coup de génie du jeune Sartre. *La Transcendance de l'Ego* : il y passe d'une théorie du sujet (la conscience réfléchie d'être) à une théorie de la conscience (conscience de n'être pas, conscience d'être "un vide translucide").

L'ensemble des écrits de Sartre peut être revisité rétrospectivement à partir de *L'Idiot de la famille*, la grande méditation sertissée sur Flaubert : ce livre révèle dans sa complexité toute la pensée de Sartre en même temps qu'il fournit à Philippe Petit l'axe de son travail. L'intellectuel total, libre et insoumis, dont Sartre inventa la figure pour lui-même, s'y trouve tout entier. Qu'est-ce qui est exhibé en personne dans *L'Idiot de la famille* ? Ni Flaubert en personne, ni Sartre en personne. Alors qui, alors quoi ? *L'Idiot (...)* exhibe "la finitude en personne, soit l'envers de la personnalité" – par cette extraordinaire opération de substitution de la finitude aux personnes de Flaubert et de Sartre, effet du passage de la théorie de la conscience à la théorie du sujet, la personnalité devient une notion imaginaire. Prenons deux points de contact entre Sartre et Flaubert. Premièrement, on se rend compte qu'on respire "un parfum de néant" sar-

et de Flaubert se font écho à partir de "la déoision qui fait d'un homme un écrivain" : prise à neuf ans par Flaubert perçue qu'à sept il ne savait pas encore lire, et prise depuis toujours, de toute mémoire, par le petit Sartre, Poulou.

Le livre de Philippe Petit multiplie, à partir de *L'Idiot...*, les allers-retours éclatants entre Sartre et Flaubert : ainsi peut-on s'arrêter sur les brillantes analyses de la bêtise, du regard, du néant, de la question de l'écrivain, de la théorie de l'art. Par ailleurs l'auteur arpente avec précision toute une série d'écartés : Sartre/Foucault; Sartre/Heidegger; Sartre/Merleau-Ponty; Sartre/Blanchot. In fine, puisque ce livre se veut une plaidoirie – il évite pourtant les défauts de ce genre discursif : sophistique trompeuse et rhétorique creuse, effets de manche, ton grandiloquent – nous nous sentons autorisés à porter un jugement : travail très sérieux, écrit de façon aussi vive que brillante en suivant un plan exemplaire de rigueur qui, effaçant les clichés qui enterrent Sartre, contribue tout autant que le livre de Bernard-Henri Lévy à replacer Sartre au cœur de la vie intellectuelle.

### L'intellectuel et l'engagement

Qu'est-ce qu'un intellectuel, a fortiori un intellectuel engagé ? Sartre apporte des éléments indispensables pour cerner l'être de l'intellectuel. Un intellectuel est quelqu'un qui s'éjecte de la trajectoire qui lui a été tracée dans l'espace des professions intellectuelles pour s'occuper (sur le fond de cette intellectualité) des affaires publiques, pour intervenir dans l'espace politique sans avoir à être confondu cependant avec un homme politique. Un intellectuel est quelqu'un qui fait de la politique sans être un homme politique. De fait l'intellectuel se sert des méthodes du savoir (un intellectuel étant toujours originellement un technicien du savoir : chercheur, fondé, professeur, historien, cinéaste) pour atteindre un autre but que celui que ses méthodes devaient initialement atteindre : l'intellectuel est ainsi quelqu'un qui pratique un détournement, qui délaïsse sa compétence de la sphère purement spécialisée dans laquelle elle s'exerce vers la sphère publique et politique. En fin de compte, aux yeux de Sartre l'intellectuel "est celui qui s'occupe de ce qui le regarde... et dont les autres disent qu'il s'occupe de ce qui ne le regarde pas". Les faux-intellectuels, ou non-intellectuels sont ceux qui, tout en étant techniciens du savoir, ne tirent pas toutes les conséquences du radicalisme de l'entreprise intellectuelle – en effet, "le véritable intellectuel étant radical, ne se trouve par là ni moraliste ni iréaliste". Ce dernier point dialogue Sartre de 1955

pour faire de l'intellectuel un phénomène moderne), tout intellectuel obéit à un impératif qu'il a atteint en lisant *La République* de Platon, le retour du philosophe dans la caverne où vivent, prisonniers des sons, les autres hommes. Chez Sartre, ce retour de la caverne prend la forme de l'engagement – Sa est la figure paradigmatique de l'intellectuel engagé. Sartre cependant percevait parfaitement les airs qu'il est l'être intellectuel. Ainsi écrit-il : "L'intellectuel classique est un type qui tire une belle conscience de sa mauvaise conscience par les ac (qui sont en général des écrits) que celle-ci lui fait faire dans d'autres domaines". Sartre ne peut y puisqu'il conteste ce renversement de la mauvaise conscience en bonne conscience par l'acte de l'intellectuel, être un intellectuel au sens classique comme le furent avant lui Voltaire, Hugo, Zola et Péguy. L'intellectuel classique intervient au nom d'un universel tout fait, qu'il n'y a qu'à appliquer, ce qui l'installe dans le statut de clerc (au sens de Julien Benda) tandis que l'intellectuel engagé intervient au nom d'un universel à faire, ce qui fait qu'on ne peut le confondre avec un clerc.

Écoutons Sartre, encore : "L'homme qui prend conscience de l'opposition en lui et dans la société entre la recherche de la vérité pratique (avec toute les normes qu'elle implique) et l'idéologie dominante (avec son système de valeurs traditionnelles)". Une prise de conscience ferme le berceau de tout intellectuel. Ainsi, on n'est pas intellectuel par son activité professionnelle dans le savoir, comme technicien du savoir, mais on le devient dès lors qu'on prend conscience d'une opposition entre les normes et les idéaux intellectuels que l'on applique dans sa spécialité (normes de vérité, de rigueur, d'honnêteté etc.) et l'absence, ou le détournement, de ces normes dans la vie pratique, surtout politique. On n'est jamais un intellectuel, on le devient à partir de cette prise de

BENOÎT DENIS

## Littérature et engagement

de Pascal à Sartre



conscience. Plutôt que la formule "être un intellectuel", il faut préférer la formule "devenir un intellectuel". Jouons du paradoxe : être un intellectuel, c'est devenir un intellectuel.

Le livre de Benoît Denis *Littérature et engagement*<sup>1</sup> explore ce concept d'engagement, met en évidence sa spécificité moderne tout en détaillant la toile de fond (l'engagement dans la littérature), transhistorique (de Pascal à Sartre) de l'engagement dans la littérature ("la littérature d'engagement") d'où se détachent les idées de littérature engagée et d'intellectuel engagé. Si la "littérature d'engagement" a toujours existé, la "littérature engagée" est historiquement située. Le texte *Qu'est-ce que la littérature ?* peut tenir lieu de manifeste de cet engagement : il s'agit, dans un souci de contemporanéité, d'« écrire pour son époque », de "ne rien manquer ce son temps", de ne plus écrire – au contraire ce la modernité en littérature instituée par Baudelaire – pour la postérité. Ces impératifs mettent en question l'image moderne de l'œuvre littéraire et de l'écrivain (désacralisation) et débouchent sur un "appel au profane" (effacement de la distance entre l'écrivain et son public). L'engagement change l'écrivain en polygraphe, s'essayant au théâtre, au roman, à l'essai, au traité de philosophie, au pamphlet, au manifeste, à l'article de journal, rompant la spécialisation en genres.

Il faut faire remonter la "littérature d'engagement" à Pascal et aux controverses religieuses du grand siècle. Dans ce grand mouvement s'insèrent Voltaire ("le dernier des écrivains heureux", selon le mot de Barthes), aussi polygraphe que le sera Sartre, Rousseau, Madame de Staël (l'auteur propose un intéressant rapprochement entre *De la Littérature de Mme de Staël* et *Qu'est-ce que la Littérature ?* de Sartre), Chateaubriand (l'oscillation continue entre "la solitude et le forum"), Victor Hugo, Péguy (un "authentique irrégulier") et bien d'autres. On doit porter une attention toute spéciale à la figure du communiste Jules Verne, l'écrivain réfractaire dont l'œuvre annonce "toutes les problématiques de l'engagement (per exemple celle de "l'excentricité de l'écrivain dans la révolution)". C'est avec beaucoup de minutie que Benoît Denis, clarifiant tous les enjeux, met en relief cette originalité de l'engagement sartrien qui le rend inéducable à cette trame historique.

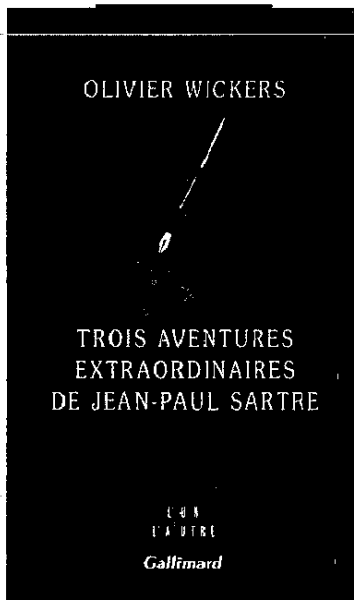
### Trois aventures extraordinaires de J.P. Sartre

Le plus étonnant, le plus séduisant, le plus romancé, le plus philosophique, le plus réussi, en bref le plus sartrien dans l'aire parmi tous ces livres, a vu le jour sous la vive plume inattendue d'Olivier Wickers : *Trois aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre*<sup>2</sup>. Le phrase

jour, sous l'uniforme mal ajusté, alors qu'il écrit toute la journée, qu'il s'est "incarcéré dans l'écriture", qu'il vit comme un séquestré volontaire de l'écriture. En ce temps-là, il s'agissait pour Sartre de continuer à écrire. *Les Mots*, le livre dans lequel Sartre visite son enfance, est paru en 1964. *Les Mots ?* – "une lente digestion de l'enfant par l'adulte" ! Wickers en situe l'enjeu : "au faite de son œuvre un écrivain de soixante ans rappelle l'enfant qui rêvait à huit ans d'être un écrivain de soixante ans œuvre faite". Digérer, pour en finir avec lui, cet enfant qu'il n'est plus, et qui est toujours là cependant, comme un corps étranger, dans le souvenir et sous la plume ! Sartre projette le lecteur dans ce temps où il s'agissait pour lui de commencer à écrire, le temps de Paulou. Tout l'objet de Wickers est ici de chercher comment Sartre écrivait, dès l'enfance. Comment *L'Idiot de la famille*, le grand œuvre sur Flaubert a-t-il à son tour été écrit ? C'est la question de la troisième partie du livre de Wickers, troisième aventure, qui ne s'intitule plus "Continuer" ou "Commencer" mais "Finir". Sartre écrit encore et encore, inlassablement au point que les livres ne sont que "le retard de son écriture". Des trois grands moments auxquels il consacre son travail, Wickers lire le diagnostic suivant : "Recommencer, ne pas finir, poursuivre étaient les grands verbes dissimulés de son écriture..."

Voici un ouvrage – *Trois aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre* – qui n'a rien d'un exposé pédagogique, d'un lourd mémoire, d'une pesante thèse, qui évite les écueils du cours et de la leçon, de la posture savante. Voyons en lui une exploration par l'écriture – avec une inébranlable confiance dans l'écriture – de Sartre en train d'écrire. Confiance : d'écriture à écriture, de celle de Wickers à celle de Sartre, une empathie trouve son lieu, révélerait et abolirait, qui permet de voir ce qu'aucune thèse de doctorat ne peut montrer.

Tous ces livres exposés aux vitrines des librairies manifestent un retour de Sartre, un retour étonnant de l'air du temps, une volte au tournant du siècle. Il faut bien saisir le sens de ce "retour". Ni la personne ni l'œuvre de Sartre ne se prêtent à un consensus culturel – le culte fade du "grand écrivain" ! – qui en annulerait la portée inextinguible, rebelle, révolutionnaire et réfractaire. Le "retour" signifie que Sartre retrouve sa vraie place – qui n'est pas un mausolée –, la place qui fut la sienne de son vivant : une place de dangereux, une place d'indigérable. La haine anti-sartrienne ne s'éteindra pas : la pensée de Sartre soumet à un tremblement de terre tous les ordres. l'ordre social, l'ordre philosophique, l'ordre psychologique, l'ordre moral, l'ordre politique, l'ordre littéraire.



Trois Aventures Extraordinaires de Jean-Paul Sartre, Olivier Wickers, éditions Gallimard, 2000

des humiliés. Sartre des offensés et des condamnés, Sartre d'une inflexible générosité, ton œuvre, te pensais, ton exemple nous attendent dans l'avenir. Ils nous attendent pour nous fournir des armes ! Tous les livres sartrigraphes de ce printemps 2000 te sortent du Purgatoire où les nouveaux bien-pensants depuis deux décennies ont voulu t'enfermer à clef. Demain tu seras là, toi et tes œuvres au milieu du siècle, de ses interrogations et de ses routes, de ses querres et de ses révolutions, de ses combats, haï par les uns, aimé par les autres, discuté par tous. Par-delà le tombeau, je t'entends nous solliciter pour le siècle qui s'ouvre insurrections, révoltes et barricades : je t'entends dans le langage de ces écrivains contemporains qui se sont mis à ton écoute. Sartre de rage et de raison, de colère et de sagesse, de ciel de justice et d'enfer de feu, sois assuré que la postérité de ceci : les écrivains psychopompes (accompagnateurs des âmes des défunts, tels Herrès et Orhée, tels Charon dans leur périple d'outre la mort) que sont Bernard-Henri Lévy, Philippe Petit, Olivier Wickers ont contribué à te reconduire au milieu des vivants.

RD - Décembre 2000

<sup>1</sup> Alain Renaud, Sartre, le dernier philosophe. Livre de poche, collection Babel (édition originale chez Grasset en 1997) Paris, 2000, 250 pages, 26 FF.  
<sup>2</sup> Bernard-Henri Lévy, Le Siècle de Sartre, Grasset, Paris, 2000.